

## AUGUSTE BLANQUI A PLEAUX ET A SAINT CHRISTOPHE - LES - GORGES ?

La rumeur en faisait naguère état : Auguste Blanqui se serait caché à Pleaux et, ajoutait-on, à Saint Christophe-les-Gorges, alors qu'il était recherché par la maréchaussée. Déjà Raymond Mialaret, dans son opuscule sur Pleaux<sup>3</sup> soulignait la parenté du révolutionnaire avec un certain docteur Lacambre, qu'il appelait « le neveu de Blanqui », et rappelait le quatrain humoristique dans lequel un de ses confrères, le docteur Levers, se plaisait à le brocarder :

*« Lacambre est un docteur en tout cas fort habile  
Bien qu'il guérisse rarement,  
Car s'il tue un malade en lui purgeant la bile,  
Au mort il fait un compliment ! »*

En effet le « bon docteur », tel était son surnom, se plaisait à prononcer au cimetière les oraisons funèbres de ses anciens patients et dispensait des soins gratuits, en particulier aux militaires de la gendarmerie et à leurs familles. Né<sup>4</sup> dans le Lot voisin en 1812, formé à la médecine à Paris, il exerça plus de quinze ans à Saint Christophe - les - Gorges sous l'identité



Pleaux Maison du Dr Lacambre

d'Adolphe Lacambre, puis vint à Pleaux en 1858 jusqu'à sa mort en 1895. Les hasards d'une succession ont permis de retrouver - sur un vieil acte notarié - le nom du « docteur Jacques-Adolphe Lacambre » à l'origine de la construction d'une maison à Pleaux sur un terrain acquis en 1857. Celle-ci existe toujours sur le carrefour de l'avenue des Estourocs et de la route de Rilhac-Xaintrie ; seule différence, le petit pavillon attenant à gauche de la façade remplace une « remise avec grenier à fourrage » qui était destinée à abriter la voiture à cheval du médecin. Comment dès

lors concilier cette vie active et constante de médecin de campagne durant plus de cinquante années dans le canton de Pleaux avec l'engagement révolutionnaire essentiellement

<sup>3</sup> Pleaux, Situation, Passé, Présent, p..44.

<sup>4</sup> Jean Jacques Lacambre à Comiac, près de Sousceyrac.

parisien ? Pourtant, il suffit de parcourir les ouvrages<sup>5</sup> qui traitent d'Auguste Blanqui pour voir citer régulièrement le nom de Lacambre comme principal ami de « l'Enfermé<sup>6</sup> ». D'ailleurs la bibliographie blanquiste (sans jamais citer de prénom), donne certains détails de la vie de ce proche de Blanqui. Des recherches dans les archives numérisées du Lot comme du Cantal, ont permis de retrouver la solution de cette énigme : Jacques Lacambre était issu du mariage d'un officier de santé du Lot avec Marie-Jeanne Faure, originaire de Vabre[s] de Saint Christophe-les-Gorges. Le docteur Antoine-Louis<sup>7</sup> Lacambre qui fut de toutes les luttes de la monarchie de juillet à la Commune était le frère cadet du médecin pleaudien, médecin comme lui et dont on peut retrouver de nombreux éléments biographiques<sup>8</sup>. Élève au petit séminaire de Pleaux, il émettait déjà des doutes sur la fameuse *Histoire de France* du Père Loriquet, manuel d'un célèbre jésuite qu'il pratiquait en classe et il suscitait alors l'approbation de son grand-père maternel, le « Christoufi »<sup>9</sup> Jacques Faure qui avait été un révolutionnaire fort actif en 1789, co-signataire du Cahier de Doléances de Saint Christophe. Il en parlait en ces termes :

*« Lorsqu'on le mettait sur le chapitre de la Révolution, c'était comme une étincelle électrique qui réveillait ce grand corps et cette intelligence presque éteinte. Et lorsque, lui citant les récits de Loriquet dont je suspectais la vérité, je lui demandais : « Est-ce vrai ? » « Ah ! les menteurs ! » s'écriait-il, « Ne crois pas un mot de tout cela » et il me tenait des heures entières sous le charme de ses récits jusqu'à ce que la fatigue le terrassât. »*

En effet Jacques Faure (1741 - 1826), issu d'une famille de marchands et marchand lui-même, loin de s'enrichir par l'achat de biens nationaux comme certains bourgeois républicains, était sorti de la tourmente appauvri et même criblé de dettes. Il estimait avoir été persécuté sous la Restauration, et en concevait une certaine rancœur.

Étudiant en médecine à Paris, Antoine Lacambre participa à tous les mouvements révolutionnaires dès 1839. Il faisait partie de nombreux clubs et sociétés plus ou moins secrètes (Société des Saisons, vice-président du Club de Blanqui, Société républicaine centrale, président de la Société populaire de la Sorbonne, membre du bureau du Club des Condamnés politiques), et collabora au journal *La Sentinelle des Clubs*. Des plus dévoués à son mentor, il fut aussi l'un des membres les plus violents de la Société républicaine centrale. Poursuivi et arrêté pour avoir rédigé une affiche en 1848, il s'évada de façon rocambolesque de la Prison du Cherche-Midi en gagnant par les toits<sup>10</sup> un pensionnat voisin. Un surveillant de cette institution retrouva d'ailleurs sur la table de sa chambre une pièce de 5 francs enveloppée d'un papier, sur lequel on pouvait lire :

---

<sup>5</sup> On a lu et relu Gustave Geffroy, Maurice Dommanget, Théophile Silvestre, Dominique Le Nuz, pour glaner ces renseignements épars.

<sup>6</sup> Il devait passer plus de trente années cumulées en prison, et connaissait quasiment toutes les geôles de France (jusqu'à Corte et en Algérie, alors colonie française).

<sup>7</sup> Né à Gorses (dans le Ségala lotois) en 1815.

<sup>8</sup> Mémoires inédits, consultés par Maurice Dommanget.

<sup>9</sup> Habitant de Saint Christophe - les - Gorges

<sup>10</sup> *Journal de Toulouse, politique et littéraire* du 17 janvier 1849.

*« Citoyen voisin de ma prison !*

*Forcé par la nécessité de prendre votre chapeau, je vous prie d'être sans inquiétude, on vous le rapportera. Mais, en attendant, prenez cette pièce de 5 frs que je vous abandonne pour la location.*

*Salut et fraternité <sup>11</sup>,*

*Lacambre »*

Réfugié à Londres où il exerçait la profession de bottier, il fut jugé par contumace et partit dans les années cinquante<sup>12</sup> exercer la médecine à Valence (Espagne). Il serait intéressant de découvrir pourquoi il fit ce choix ; était-ce parce que certains membres de sa famille maternelle étaient des habitués de ces migrations économiques ? Pourtant il continuait à aider financièrement, mais à distance, Auguste Blanqui qui, lorsqu'il fut libéré de la prison de Mascara (Algérie), souhaitait venir se reposer à Valence chez son ami. Une tempête devait l'en empêcher, obligeant le bateau à se dérouter vers Marseille. Ils restaient très proches et le Dr Lacambre contribuait à financer les publications blanquistes<sup>13</sup> ; particulièrement soucieux de la santé de son ami - de nouveau prisonnier en 1861 à la prison Sainte Pélagie<sup>14</sup> - il le recommanda auprès du grand professeur de médecine Nélaton<sup>15</sup>, obtint son transfert à l'hôpital Necker, lui fit changer son régime spartiate alors qu'il souffrait d'une anémie persistante en lui envoyant du vin d'Espagne. Plus tard, il acquit une propriété à Loulié, près de Bretenoux dans le Lot<sup>16</sup> et épousa à Paris en 1869 une des nièces d'Auguste Blanqui, Bérangère Bareillier, alors âgée de 24 ans. C'est d'ailleurs à Loulié que les gendarmes vinrent arrêter Auguste Blanqui le 17 mars 1871, pour l'empêcher de participer à la Commune de Paris. Celui-ci, comme nombre de communards, fut condamné à la déportation, commuée en détention perpétuelle pour raison de santé puis gracié mais non amnistié par Jules Grévy le 10 juin 1879.



Antoine Wiertz Auguste Blanqui  
(Musée de la ville de Paris)

<sup>11</sup> Formule utilisée par les conventionnels durant la Révolution française, elle fut reprise par les libre-penseurs au XIXe siècle.

<sup>12</sup> Il n'obtint sa grâce qu'en 1859, comme d'ailleurs Blanqui.

<sup>13</sup> Blanqui n'hésita pas, pour acheter des presses, à lui demander plusieurs fois des subsides.

<sup>14</sup> Prison qui se trouvait dans le 5<sup>e</sup> arrondissement de Paris, non loin du Jardin des Plantes et recevait les détenus politiques qui jouissaient d'une certaine « liberté » dans l'organisation de leurs repas et pouvait profiter de la présence d'un aide ménager s'ils le rétribuaient.

<sup>15</sup> Qui apporta ses conseils médicaux à Garibaldi, lui évitant l'amputation avant de devenir le médecin personnel de Napoléon III.

<sup>16</sup> Dont il était originaire.

Là encore, sorti de la prison de Clairvaux, à son retour à Paris, il logeait chez les Lacambre, dans un immeuble de belle apparence au 43 rue de Rivoli, près de la tour Saint-Jacques. Un journaliste<sup>17</sup> rapporte ainsi l'événement : « M. Lacambre est un neveu<sup>18</sup> de M. Blanqui ; c'est un homme de quarante-cinq ans environ<sup>19</sup>, aux manières affables et que l'on dit être un excellent médecin spécialiste » !

Resté fidèle à son idéal révolutionnaire, Antoine Lacambre se présenta sans succès aux élections législatives de 1881 et, lors de ses funérailles à Bretenoux en 1894, le drapeau rouge recouvrait son cercueil<sup>20</sup>.

Les recherches dans les sources nous ont démontré qu'il n'y avait pas un docteur Lacambre mais deux. Apparemment progressistes, et même révolutionnaire pour le cadet d'entre eux, mais nous ne trouvons guère de trace de présence d'Antoine Lacambre à Pleaux, hormis dans son enfance. Sans doute, y venait-il sur la tombe de sa mère, décédée en 1882 à l'âge de 101 ans dans la maison de son frère aîné resté célibataire. Une citation, trouvée dans les papiers<sup>21</sup> de Raymond Mil, le laisse penser :

*« Et je n'omettrai pas de citer dans mon carnet son aimable phrase<sup>22</sup> au docteur Lacambre (le rouge, parent de l'illustre Blanqui), comme il le rencontrait devant la grille du cimetière de Pleaux : « Combien, s'écria-t-il, combien y en a-t-il ici, docteur, qui vous doivent leur situation ! »*

Un signe de communauté d'opinion familiale se trouve dans la conservation par le père des deux médecins de notes et papiers de Blanqui, d'ailleurs détruits par précaution avant qu'il ne puisse les récupérer. En effet, ce qui rend la quête si difficile, est la disparition de beaucoup de lettres et sources potentielles, afin d'effacer toute trace. La biographie de Blanqui s'est faite surtout à partir de témoignages de contemporains et nous parvient indirectement. Restent les papiers inédits d'Antoine Lacambre, collection particulière de Maurice Dommanget qu'il a largement utilisés. C'est à partir de ces notes et d'une longue quête dans les archives numérisées : actes d'état-civil, recensements (à partir de 1836), successions et absences, que le lien entre la famille Lacambre et la famille Faure de Vabres a pu être établi. Comment dès lors savoir si Blanqui a bien été caché à Pleaux et/ou à Saint Christophe ? Si l'on reprend les différents événements de sa vie, entre ses longs emprisonnements, ses évasions rarement réussies, à l'exception de celle de la prison Sainte-Pélagie où, barbe rasée et perruque blonde sur la tête, habillé de vêtements que des visiteurs lui avaient apportés, il arriva à tromper ses gardiens. Ses cavales ne furent pas nombreuses : une l'amena auprès de son ami le docteur Watteau à Bruxelles. Une possibilité de séjour au

<sup>17</sup> De la *Petite Presse* du 13 juin 1879.

<sup>18</sup> En réalité, l'époux de sa nièce.

<sup>19</sup> A vrai dire, il en avait soixante-quatre.

<sup>20</sup> L. Gineste, in *Bulletin de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot* (1963), p.223-224.

<sup>21</sup> *Pour Louvatou du Fumarel*.

<sup>22</sup> Il s'agit du Dr Levers.

bourg de Saint-Christophe auprès du père<sup>23</sup> des docteurs Lacambre en 1839, alors qu'il passa 5 mois en cavale, reste hypothétique, faute de preuves. Ce n'est qu'en 1870-1871 qu'on le retrouve à Bordeaux alors qu'il se savait recherché, puisque condamné à mort par contumace le 9 mars 1871. En effet la défaite de 1870, le siège de Paris et la disette, son échec aux élections du 8 février 1871, son état de santé plus que chancelant, tout contribuait à le désespérer. Peut-être est-il resté quelques jours à Pleaux, venant de Bordeaux et avant de repartir sur Loulié, dans l'espoir de se faire soigner. Il y fut repris alors que le couple Lacambre s'apprêtait à repartir pour l'Espagne.

L'énigme demeure donc, en l'attente de nouvelles découvertes. Déjà ces pages nous éclairent sur le milieu médical, notamment urbain, au XIXe siècle, acquis parfois au socialisme, voire à l'idée de révolution, y compris par la violence. Il conviendrait aussi de déterminer le rôle qu'ont pu jouer la Franc-maçonnerie et la Libre-pensée : mais là aussi on se heurte au culte du secret.

Une fois encore, le microcosme de la Xaintrie rejoint la grande Histoire.

**Nicole Sevestre**




---

<sup>23</sup> Recensé comme habitant du bourg de Saint-Christophe entre 1836 et 1841.